

Aussi la nuit

Christian Berjon

Aussi la nuit

Nouvelles

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Le 11 à 11 heures rue Droite, Éditions Les Chantuseries 2013

La belle endormie, Éditions Les Chantuseries 2014

Sarah, Les Éditions du Net 2016

Entre déchets et splendeur et autres enquêtes du commissaire Dubois, Les Éditions du Net 2016

Discocaïne et autres enquêtes du commissaire Dubois, Les Éditions du Net 2018

Le 11 à 11 heures, rue Droite première rencontre avec le commissaire Dubois, Les Éditions du Net 2018

De quoi en perdre la tête et autres enquêtes du commissaire Dubois, Les Éditions du Net 2019

Renouer, Les Éditions du Net 2020

Gérard

Dans l'entrée du garage, Gérard quittait ses sabots de jardin, en plastique vert, recouverts de boue. Il enfila ses charentaises à carreaux dont il avait écrasé les talons. Il attrapa le pack de 36 bières dans le pick-up du 4X4 et se dirigea vers la cuisine en traînant les pieds.

Sans conviction, il ouvrit le frigo.

Vide.

De toute façon il n'avait pas envie de se faire à manger.

Ça faisait presque quatre mois qu'elle était partie.

– J'te l'avais dit. Cette fois, j'fous l'camp !

Elle avait mis les deux gosses sur leurs sièges à l'arrière de la Clio, les avait brêlés, entassé des sacs sur la place du passager avant et plusieurs valises dans le coffre.

Jusque-là elle n'avait jamais mis ses menaces à exécution. Cette fois il était bien obligé d'admettre que c'était vrai. Elle avait trouvé refuge chez sa mère qui garderait les gosses quand elle irait travailler à son usine de machines à laver.

Il commençait à trouver le temps long sans ses enfants qu'il avait dans les pattes quand il ne fallait pas et qui l'empêchaient de dormir quand il voulait faire la sieste.

Gérard s'affala sur le canapé, alluma la télé et la laissa sur les infos pour passer le temps. Il prit une bière du pack, jurant alors qu'il se baisait les doigts en essayant d'en dévisser la capsule. En y regardant de plus prêt ces capsules ne se dévissaient pas. Il avait pris un pack de bière en promo au supermarché. Ce qui comptait, c'était

la quantité de liquide, les bulles et l'amertume. Si le prix était attrayant, c'était pas plus mal par les temps qui couraient.

Maintenant qu'il était écrapouillé, il n'allait pas se relever pour aller chercher un décapsuleur. Il pensait bien avoir raison de la capsule avec ses dents, comme le faisaient souvent les bidasses pour frimer, mais il avait déjà perdu deux prémolaires mobiles qui se déchaussaient.

Il appliqua fermement le goulot sur le bord en bois de la table basse et d'un coup brusque frappé sur la bouteille par l'autre main, il en fit sauter la capsule.

Il en était au deuxième flacon quand le carillon de la porte d'entrée, sur l'air de Westminster, le distraja du ronronnement des infos. De mauvaise humeur il se leva.

C'était sa voisine Gisèle.

– Dis, Gérard, j peux regarder mon feuilleton chez toi ? Ma télé est en panne.

– C'est possible, répondit Gérard marmonnant entre ses dents. Mais j'veux pas louper mon match de foot.

Gisèle s'installa dans le fauteuil d'à côté. Gérard changea de chaîne. D'ailleurs, les infos, il s'en foutait.

La voisine avait refilé à son gamin plus que la dose habituelle de Théralène. Ainsi elle était tranquille pour un moment. Gérard déboucha deux autres bouteilles de bière, selon la technique déjà éprouvée et en tendit une à Gisèle qui la suçota les yeux rivés à l'écran plat.

Gérard ne regardait jamais ces niaiseries, mais ça ou les infos, il avait quelques minutes à tuer avant le match de la finale.

Dès que le générique de fin du feuilleton se déroula, il n'attendit pas la fin de la chanson et zappa sur son match de foot. Il était déjà commencé.

Gisèle, sur son fauteuil, ne bougeait pas, comme si elle était toujours dans son histoire. Gérard lui tendit une autre bière qu'elle s'enfila sans broncher. La bouteille vide vint rejoindre les autres cadavres.

Elle quitta son fauteuil et se plantant devant Gérard, elle vint s'asseoir à califourchon sur ses genoux. Alors qu'elle lui tenait les épaules, il passa ses mains sous sa jupe et s'aperçut qu'elle ne portait pas de culotte.

Elle fit descendre la fermeture éclair de sa braguette et lui dit :
– Soulève ton cul.

Elle lui tira le pantalon jusqu'aux genoux pour éviter de se labourer l'intérieur des cuisses avec les rails acérés du zip. Le pénis dressé sortait par la fente d'un slip kangourou maculé qui jadis avait dû être blanc. Gisèle se redressant l'enfila et se l'enfonça jusqu'à la garde.

Pendant que la voisine rythmait l'accélération de ses va-et-viens, lui regardait l'écran par-dessus son épaule. Leurs respirations haletantes s'activaient quand Gérard hurla :

– BUT !

Adam et Èva

Avant que la porte de l'ascenseur fût complètement fermée, il appuyait déjà sur la touche 23. Il accomplissait ces gestes mécaniquement, tout comme le choix de l'ascenseur impair qu'il empruntait chaque soir en rentrant du travail. Le moindre obstacle ou changement sur son parcours aurait provoqué des chamboulements en cascades.

Il pénétra dans son appartement du 23ème étage. Il n'y avait personne à l'attendre. C'était peut-être pour ça qu'il était un des derniers à quitter le bureau qu'il occupait dans la Tour des Affaires. Il se sentait obligé de laisser les lieux quand les équipes de nettoyage arrivaient.

Il allumait toutes les lampes dès son arrivée et voulait circuler à vue d'une pièce à l'autre. L'un des murs du salon n'était qu'une grande baie vitrée. L'immeuble en vis-à-vis était suffisamment loin pour qu'on n'en distingue pas précisément les occupants. Juste des masses informes semblaient se mouvoir et garder ainsi un certain anonymat. En contrebas, un serpent rouge se mouvait sur l'asphalte, interrompu dans sa fluidité par les gyrophares des voitures de police. L'isolation atténuait les sirènes, mais ne les gommait pas intégralement. Elles faisaient partie de l'univers sonore habituel tout comme les bruits de climatisation qu'on finissait par oublier.

Dans la cuisine il se confectionna un sandwich avec deux grandes tartines de pain de mie beurrées à la margarine anti-cholestérol, une tranche de jambon blanc, et pour se donner bonne conscience, une tomate tranchée en rondelles accompagnée d'une feuille de salade. Quelques cornichons en relevaient le goût.

Une canette de bière à la main, il vint s'asseoir dans un fauteuil qui tournait le dos à la baie vitrée. Il n'alluma pas la télé. Passer la

journée devant l'écran de son ordinateur, au bureau, lui suffisait. Il en eut vite assez de mâchouiller seul son sandwich et de se couper les lèvres à l'opercule de la canette. Il retourna son fauteuil en une volte-face pour assister au spectacle de la nuit. L'immeuble qui lui faisait face, tel un damier, affichait un quadrillage lumineux où toutes les nuances s'agençaient dans une œuvre mondrianesque. Les jaunes des ambiances feutrées, les bleus des télévisions, les noirs des chambres à coucher.

Il se plaisait à imaginer la vie de ces voisins inconnus, ne doutant pas que certains pouvaient s'observer à l'aide de longues-vues comme dans « Fenêtre sur cour ». Sa solitude ne le pousserait pas jusque-là, même si parfois il avait regretté de ne pas avoir choisi un appartement avec balcon qu'il eût pu enjamber d'une manière définitive.

En scrutant toutes ces petites cases, il se demandait combien étaient comme lui à regarder en face avec les mêmes pensées. Sans doute des personnes seules qui avaient terminé leur journée de travail, qui iraient se coucher pour en entamer une autre le lendemain et ainsi de suite...

S'il avait eu quelques numéros de téléphone à appeler les jours noirs, mais son carnet d'adresses personnelles était désespérément vide. Ses collègues de bureau étaient tous mariés, hommes ou femmes, et il ne voulait pas s'insérer dans leurs intimités.

Il avait jusqu'à présent repoussé cette idée, mais il se dit : « Pourquoi pas ? »

Il alluma son ordinateur portable et chercha des sites où il put faire des rencontres. Son objectif était avant tout de parler, sans qu'il soit question de sexe. Il dut donc en éliminer un bon nombre sans équivoques. Il voulait aussi garder son anonymat. On lui demanda de prendre un pseudo et le premier nom d'homme qui lui vint à l'esprit fut « Adam ».

Aux questions sur ses préférences concernant l'âge, le sexe et la situation géographique des correspondants, il répondit invariablement : « Indifférent ».

Sur ses centres d'intérêts, il mit seulement : « Parler, communiquer, échanger. ».

D'avoir réalisé son inscription sur ce site, il se sentait déjà moins seul et il y reviendrait le lendemain.

– Non, pas ce soir, vous allez vous coucher, il y a école demain. La télévision ce sera pour samedi soir. Papa va venir vous raconter une histoire.

La maman borda le garçon et lui fit un bisou. Le papa prit un petit livre sur l'étagère.

– Pas celui-là. Je veux l'histoire du lapin jaune, dit la fillette.

Ça faisait bien des centaines de fois que le père racontait l'histoire du lapin jaune, mais c'était toujours celle-là qui était plébiscitée. La fillette en connaissait les moindres mots, les moindres respirations et il ne fallait en manquer aucuns, sinon le lecteur se voyait repris et devait rectifier sa narration.

Les lumières des enfants éteintes, leur père se coucha aussitôt et ne tarda pas à ronfler.

Elle goûtait la paisible tranquillité qui envahissait l'appartement. Elle se retrouva seule dans le noir, debout devant la grande baie vitrée du salon. Une lumière diffuse venait de l'extérieur. L'immeuble qui lui faisait face dessinait un quadrillage aux subtiles variations colorées de tons pastel. Elle imaginait la vie qui s'y déroulait. Chaque petite case représentait une famille. Certaines restaient obscures, comme la sienne. Peut-être que dans ces pénombres, des regards se dirigeaient dans sa direction. Ils se croisaient sans le savoir et chacun restait isolé dans sa cellule. Dans ces tours, les gens s'entassaient, vivaient côte à côte, mais s'ignoraient.

Le lendemain comme les autres jours, de son seizième étage, elle conduirait ses enfants sur le toit de l'immeuble où se trouvait le jardin d'enfants et l'école maternelle. Sa seule goulée d'air de la matinée. Puis elle reprendrait l'ascenseur jusqu'à son appartement. Vide.

Ses tâches ménagères, toujours ses tâches ménagères. Et rien d'autre pour agrémenter ses journées. Son homme partait tôt le matin et rentrait tard le soir. C'était un travail en dehors de la tour qu'il lui faudrait.

Seule dans le noir elle pensait à son existence de femme. Deux beaux enfants, un mari, un appartement, mais où tout cela pouvait la mener ?

Elle se glissa dans le lit conjugal mais ne trouva pas le sommeil. Ce n'était que retournements d'un côté puis de l'autre. Elle finit par se lever boire un verre d'eau. Elle alla aux toilettes mais ne tira pas la chasse d'eau pour ne réveiller personne. Elle ouvrit le secrétaire et alluma l'ordinateur.

Elle frappa sur le moteur de recherche : « rencontres amicales ».

Son travail de bureau terminé, il se précipita à son appartement. Aussitôt entré, il alluma son ordinateur, ouvrit le frigo, sortit un yaourt, une bière et attrapa sur l'étagère un paquet de gâteaux secs juste entamé. Il s'identifia.

Adam lança une bouteille à la mer : « Qui veut bien discuter avec moi ? »

Il fixa l'écran, doutant que ça puisse marcher. Il n'avait aucune idée du temps qui était nécessaire afin que son message soit lu.

Il avala son dîner sommaire et pensa qu'il aurait peut-être dû se présenter, même brièvement afin de susciter un échange.

« Homme, isolé, souhaiterait correspondre avec personne de tout sexe, de tout âge et de toute région, sur des sujets à déterminer en commun, afin de briser solitude ». Suivi de son pseudo : « Adam ».

Le reste de la soirée ne fut pas plus fructueux. Cette mise en suspension n'était pas favorable à son endormissement.

Le lendemain et les jours suivants ce ne fut que copier-coller de la même situation et il commençait à douter de l'efficacité du système. On ne se fait pas des relations à la demande.

Ce ne fut que la deuxième semaine qu'il eut la surprise de lire au-dessus de son message : « Je veux bien correspondre ». Signé Èva.

– Par quoi souhaitez-vous commencer, écrivit-il.

– *Ça n'a pas d'importance. L'essentiel est de ne pas être seule,* répondit Èva.

– Par ce que vous êtes seule ?

– *On peut dire ça comme ça.*

– Ce n'est peut-être pas le plus important à aborder pour une première fois ?

– *Oui et non.*

– Déjà échanger des mots par l'intermédiaire d'un clavier c'est sortir de sa solitude.

– *Et je vous en suis reconnaissante.*

– C'est ce que je recherchais également.

– *Vous êtes si seul que ça ?*

– En dehors de mon travail je ne sais plus à quoi me raccrocher.

– *Mon travail c'est ma famille et quand tout le monde dort c'est un grand vide que j'ai pour moi, mais je ne sais plus par quoi l'occuper.*

– Nous pouvons essayer de trouver des centres d'intérêts communs.

– *Je n'oserai pas commencer. De peur que mes sujets vous paraissent futiles et que vous arrêtiez notre dialogue.*

– Je vous promets de ne rien trouver futile dans vos propos.

– *Ce serait très aimable de votre part.*

Aucun des deux ne semblait prêt à aborder une véritable conversation. Ils se contentaient d'échanger des banalités, comme on fait souvent dans une réception mondaine. Mais au fond d'eux-mêmes ils savouraient d'avoir réussi cette connexion et que ce ne serait plus pareil.